

Chaque matin, je passais devant sa maison en revenant du terrain vague dans lequel j'avais vagabondé, et je m'y arrêtais, intriguée.

Je me hissais sur la pointe des pieds pour regarder par l'interstice de la fenêtre, entrouverte été comme hiver. Je savais que j'apercevrais la vieille dame à la même place que la veille. Elle était toujours assise dans l'unique fauteuil au velours élimé ; le dos bien calé, elle tenait un livre à la main dont elle égrenait les pages, et je voyais sa tête osciller presque imperceptiblement de gauche à droite, à la manière d'un métronome.

Je ne savais pas alors ce qu'était un livre, ou plutôt, je n'en connaissais pas le véritable usage ; je croyais que ses pages servaient à allumer le feu.

Dès que mon père en ramenait un, il déchirait quelques feuilles et les froissait. Puis, il frottait une allumette pour enflammer le papier qui se consumait aussitôt, embrasant les branchettes du barbecue.

Nous habitons une roulotte aux couleurs criardes et écaillées dans laquelle d'innombrables objets hétéroclites étaient entassés, car nous ramassions tout ce qui pouvait éventuellement servir et le gardions dans cette perspective. Vêtements, boîtes, bidons, vaisselles s'accumulaient ainsi dans les moindres recoins, hormis les livres qui ne restaient pas intacts une journée. Eux étaient destinés aux flammes et à rien d'autre.

Aussi étais-je interloquée à la contemplation de la vieille dame penchée sur son bouquin. Selon les ouvrages, — j'avais remarqué qu'ils étaient constamment renouvelés — la physionomie de la lectrice se transformait : tantôt elle soupirait à fendre l'âme, tantôt elle s'essuyait les yeux du revers de la main. Quelquefois même, elle partait dans un grand éclat de rire...